

TINA KNOWLES



MATRIARCHE

LES MÉMOIRES INSPIRANTES
QUI RÉAFFIRMENT LA FORCE DES FEMMES

LEDUC ➤

« POUR MES FILLES ET POUR LES FUTURES GÉNÉRATIONS DE FEMMES. »

TINA KNOWLES, mère de Beyoncé Knowles-Carter, de Solange Knowles et de Kelly Rowland, sa fille d'adoption, est connue dans le monde entier comme une figure de Matriarche avec un grand M : une femme sage, déterminée, sûre d'elle et affirmée qui a élevé et inspiré quelques-unes des plus grandes artistes de notre temps. Mais son histoire est bien plus que cela.

Petite fille précoce, quoique turbulente, benjamine d'une famille de sept enfants, Tina Knowles fuit rapidement les réalités de la ségrégation pour de nouveaux horizons. Ce parcours de vie – jalonné par le deuil et les tragédies, les prises de risque et les bouleversements romantiques et créatifs, l'éducation de ses filles superstars et les coulisses de leur succès planétaire – constitue l'histoire remarquable qu'elle livre dans cet ouvrage : une chronique captivante de l'amour familial et du déchirement, de la perte et de la persévérance, mais aussi de la créativité, de l'audace et de la volonté qu'il faut à une fille de Galveston pour changer le monde.

C'est l'histoire intime d'une femme brillante, une saga familiale sur plusieurs générations qui porte en elle l'histoire de l'Amérique, ainsi que la sagesse transmise de femmes en femmes, de mères en filles, à travers les générations.



TINA KNOWLES, née Celestine Ann Beyoncé, est une femme d'affaires à succès, styliste, collectionneuse d'art et militante américaine. Elle a contribué jour après jour à guider les Destiny's Child – le groupe de musique de Beyoncé, Kelly Rowland et Michelle Williams – vers leur succès mondial. Elle est la grand-mère de six petits-enfants et la matriarche de beaucoup d'autres.

23,90 euros

Prix TTC France

ISBN : 979-10-285-3412-7



editionsleduc.com
LEDUC ➔



Rayon : Témoignages

Image de couverture : Kelani Fatai Oladimeji (peinture), Getty Images (cadre), Joshua White (photographie)

Photographie de la quatrième de couverture : Blair Caldwell

TINA KNOWLES

MATRIARCHE

LES MÉMOIRES INSPIRANTES
QUI RÉAFFIRMENT LA FORCE DES FEMMES

Traduit de l'anglais (américain)
par Élise Fromentaud et Benjamin Peylet

Édition originale :

Copyright © 2025 Tina Knowles

Image de couverture : Kelani Fatai Oladimeji (peinture),

Getty Images (cadre), Joshua White (photographie)

Photographie de la quatrième de couverture : Blair Caldwell

Illustrations intérieures : Camila Pinheiro

Publié en langue française avec l'autorisation de United Talent
Agency, LLC, pour le compte de l'autrice.

Publié pour la première fois sous le titre *Matriarch* en 2025
par One World, un label de Random House, division de
Penguin Random House LLC, New York, États-Unis.

Aucune partie de cet ouvrage ne peut être reproduite, stockée dans
un système d'information, ou transmise sous quelque forme ou par
quelque moyen que ce soit – électronique, mécanique, photocopie,
enregistrement ou autre – sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite
à des fins d'entraînement de technologies ou de systèmes
d'intelligence artificielle.

Pour la présente édition :

Traduit de l'anglais par Élise Fromentaud et Benjamin Peylet

Préparation de copie : Anne-Lise Martin

Relecture : Audrey Peuportier

Maquette : Laurent Grolleau – Ma petite FaB

Design de couverture et créa intérieure : Antartik

© 2025 Leduc Éditions

76, boulevard Pasteur

75015 Paris

ISBN: 979-10-285-3412-7

LES LECTRICES LEDUC ONT AIMÉ !

« Dès les premières lignes, je suis rentrée dans la petite histoire qui se joue aux côtés de la grande Histoire. J'ai rencontré une petite fille qui a connu la ségrégation, le racisme. J'ai rencontré une femme déterminée. Une femme prête à tout pour vivre ses rêves. J'ai aimé parcourir ses différentes facettes, de la petite fille qui découvre le monde à la femme d'affaires et à la mère. »

@dans_tous_mes_etats

« À travers ce récit, Tina Knowles raconte sa vie, depuis son enfance jusqu'à la réussite de ses enfants. Une vie de deuil, de valeur, de résilience, de tragédie, d'amour et de chagrin, de persévérance et d'audace. Ce livre est une saga familiale où les valeurs acquises sont transmises de génération en génération. »

@cora_lie_s

« Dans ce livre, Tina partage avec nous les aspects de sa vie, elle revient sur son enfance, sa carrière, son mariage, son cancer... Elle nous livre son récit avec sincérité, et sagesse, et elle est une source d'inspiration exceptionnelle. Un récit très personnel qui ne peut que nous toucher. »

@univers_de_elisa_

« Une destinée hors du commun et le portrait d'une femme inspirante, qui sait et n'a pas oublié d'où elle vient. Elle nous transmet ses valeurs, son histoire, ses origines. Un parcours de vie fait de résilience, d'empathie, de don de soi, de générosité, de bonté, de ténacité et de passion. Elle sème des graines de sagesse dans nos cœurs : un cadeau précieux délicatement déposé entre nos mains, rempli d'énergie positive. Un témoignage puissant qui montre que derrière les paillettes, il y a toujours ce regard pétillant d'amour d'une fille envers sa maman. »

@celineloverreading

SOMMAIRE

| | | |
|---------|------------------|----|
| Prélude | Sous le pacanier | 13 |
|---------|------------------|----|

ACTE I
UNE FILLE

| | | |
|-------------|-------------------------------------|-----|
| Chapitre 1 | Badass Tenie B | 26 |
| CHAPITRE 2 | Galveston | 42 |
| CHAPITRE 3 | Weeks Island | 49 |
| CHAPITRE 4 | Holy Rosary | 72 |
| CHAPITRE 5 | Revendiquer notre pouvoir | 85 |
| CHAPITRE 6 | Rêver dans les clous | 96 |
| CHAPITRE 7 | Les molosses à nos trousses | 113 |
| CHAPITRE 8 | Mesdames et messieurs, les Veltones | 119 |
| CHAPITRE 9 | Une éducation dans l'émancipation | 133 |
| CHAPITRE 10 | Avant de me libérer | 144 |
| CHAPITRE 11 | L'heure dorée | 159 |
| CHAPITRE 12 | Le retour de la fille prodigue | 169 |
| CHAPITRE 13 | Dans le courant sous-marin | 181 |
| CHAPITRE 14 | La persévérance du destin | 187 |

ACTE II
UNE MÈRE

| | | |
|-------------|--------------------------|-----|
| CHAPITRE 15 | Lignée maternelle | 209 |
| CHAPITRE 16 | Bébé jazz | 220 |
| CHAPITRE 17 | Ça passe vite | 227 |
| CHAPITRE 18 | En ordre de marche | 236 |
| CHAPITRE 19 | Headliners | 249 |
| CHAPITRE 20 | Parkwood | 256 |
| CHAPITRE 21 | « Ces petites Knowles » | 264 |
| CHAPITRE 22 | Leçons de survie | 275 |
| CHAPITRE 23 | Trois filles | 284 |
| CHAPITRE 24 | Le pain de la vie | 295 |
| CHAPITRE 25 | L'échec est un carburant | 301 |
| CHAPITRE 26 | Trois sœurs | 305 |

| | | |
|-------------|---------------------------------------|-----|
| CHAPITRE 27 | The Dolls | 316 |
| CHAPITRE 28 | Les grands bouleversements | 327 |
| CHAPITRE 29 | L'origine des Destiny's Child | 339 |
| CHAPITRE 30 | Une issue | 345 |
| CHAPITRE 31 | Le style, c'est ça | 356 |
| CHAPITRE 32 | Johnny | 367 |
| CHAPITRE 33 | Nouveaux départs | 374 |
| CHAPITRE 34 | Le problème, c'est Tina | 382 |
| CHAPITRE 35 | Des femmes du xxi ^e siècle | 389 |
| CHAPITRE 36 | Vers les sommets | 402 |
| CHAPITRE 37 | La joie et la douleur | 420 |
| CHAPITRE 38 | Paysages américains contemporains | 428 |
| CHAPITRE 39 | À ma façon | 437 |
| CHAPITRE 40 | Avant, après | 442 |
| CHAPITRE 41 | Frenchy's et coquelicots | 447 |
| CHAPITRE 42 | Un battement d'ailes lointain | 455 |

ACTE III UNE FEMME

| | | |
|-------------|-------------------------------|-----|
| CHAPITRE 43 | Qu'advient-il du cœur brisé ? | 460 |
| CHAPITRE 44 | Survivante de l'âme | 466 |
| CHAPITRE 45 | Une célibataire dans la ville | 476 |
| CHAPITRE 46 | Retrouver le groove | 481 |
| CHAPITRE 47 | Prête pour l'amour | 487 |
| CHAPITRE 48 | Nos racines en Louisiane | 495 |
| CHAPITRE 49 | Les anges de Tina | 501 |
| CHAPITRE 50 | La lune de Capri | 505 |
| CHAPITRE 51 | Fais tout briller | 510 |
| CHAPITRE 52 | Me choisir moi | 517 |
| CHAPITRE 53 | Dans les marges | 523 |
| Le finale | Les vagues de Malibu | 535 |

| | |
|-----------------------|-----|
| REMERCIEMENTS | 539 |
| À PROPOS DE L'AUTRICE | 543 |

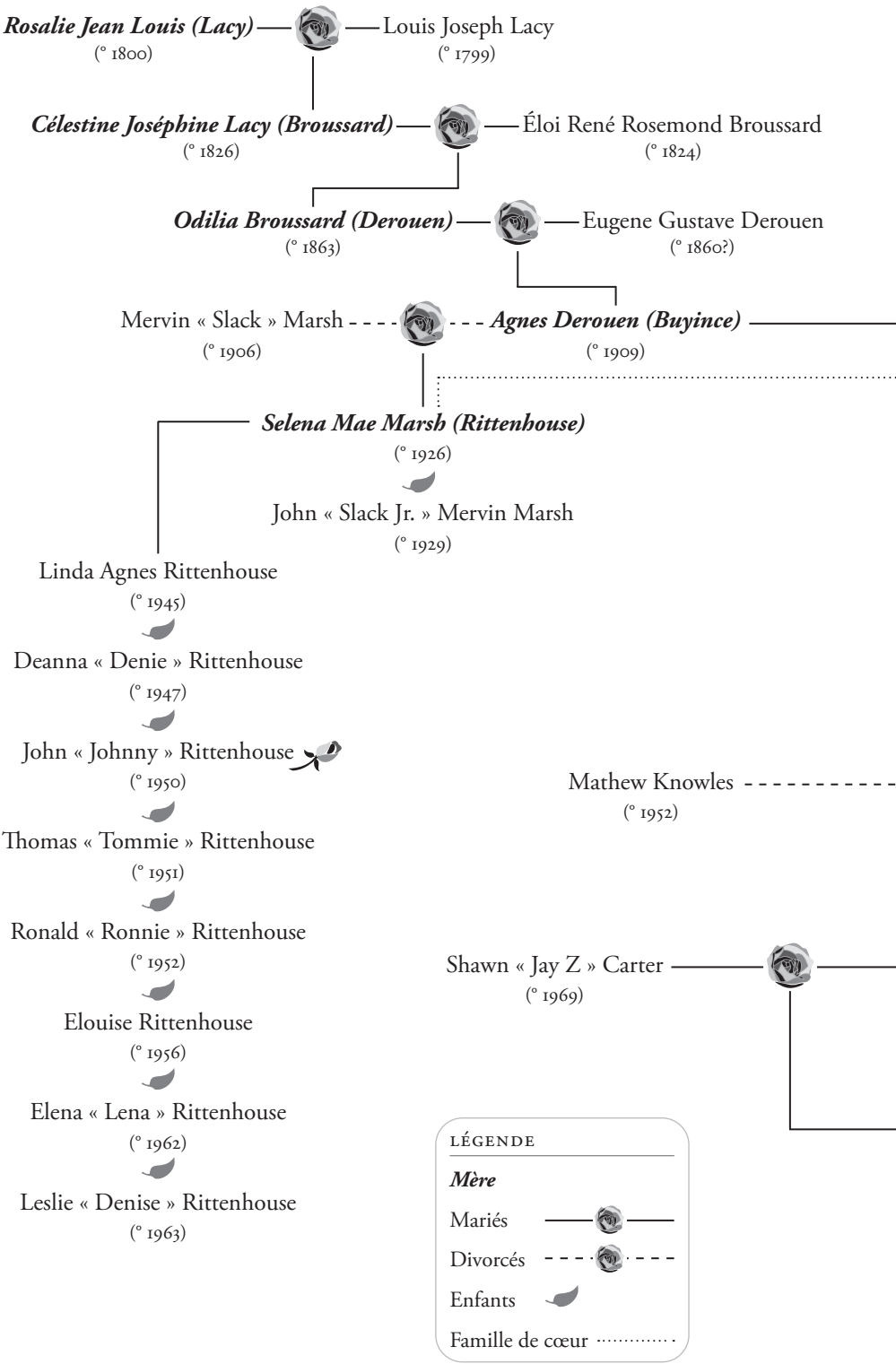
À ma mère,
Agnes Derouen Buyince,
qui m'a montré l'exemple.
Je te dois les meilleures parties de moi-même.

À mes filles,
devenues mes amies,
Solange, Beyoncé, Kelly, Angie.
Vous êtes ma team, ma tribu, mes fidèles complices.
Que ferais-je sans vous ?

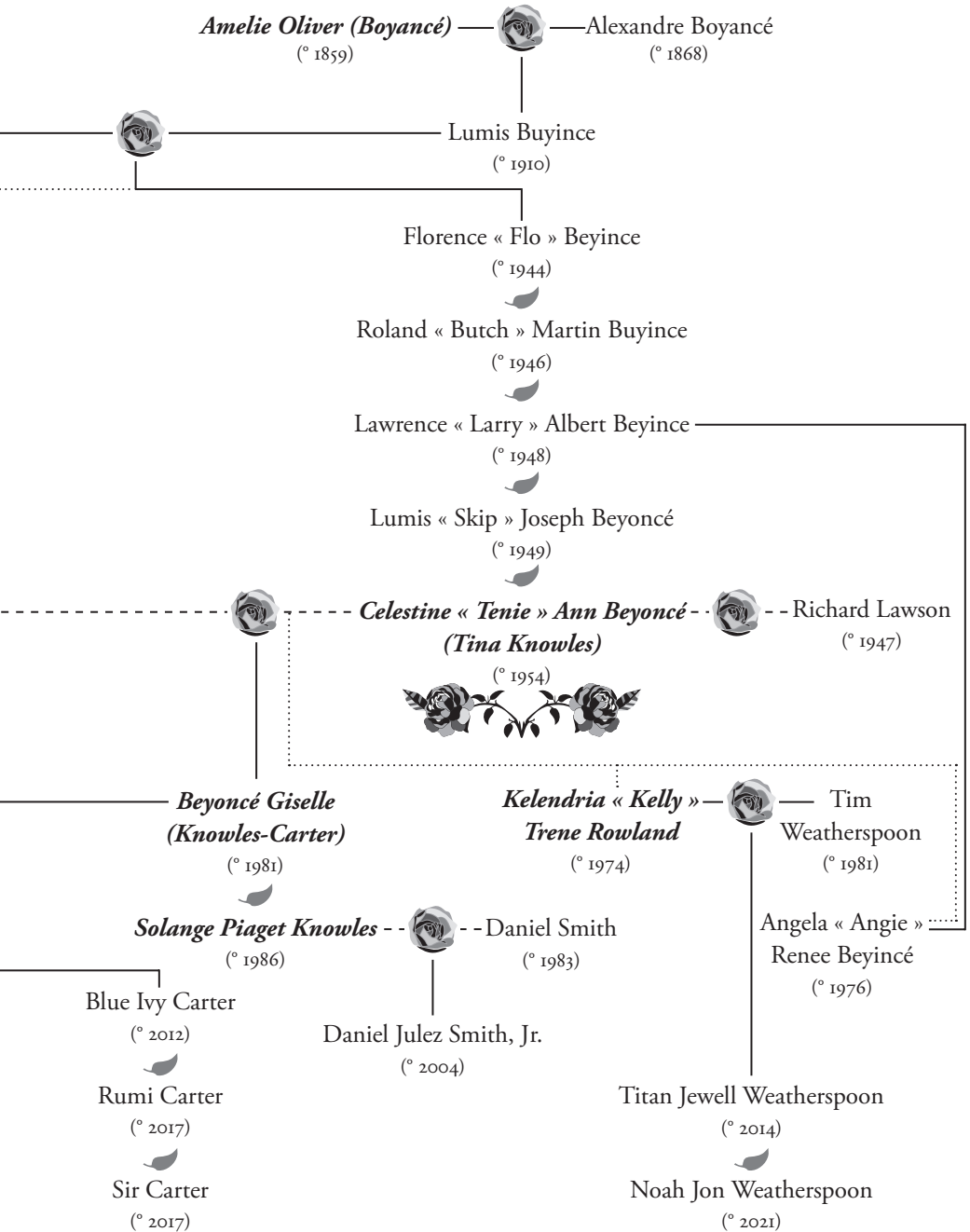
À toutes les femmes de ce monde
qui sont les matriarches de leur famille.

« Je suis la mère du monde. Tous ces enfants sont les miens.
Qu'on me laisse les aimer, ce sont les miens. S'il y en a qui
m'empêchent de les aimer, je les aimerai quand même. »

Willie Mae Ford Smith (mère du gospel), *I Dream a World*



L'arbre maternel



SOUS LE PACANIER

Décembre 1958

Une fille finit toujours par regretter un jour la voix de sa mère qui l'appelle.

On ne peut pas l'en convaincre tant qu'elle est enfant. Tant que cette voix résonne partout autour d'elle. Elle entend sans cesse son prénom dans la bouche de sa mère, que celle-ci lui demande de faire attention ou la supplie de reconnaître sa propre valeur : un soupir d'amour maternel ou un appel à la prudence.

Elle ne peut savoir, alors, qu'un jour, elle donnerait tout pour entendre à nouveau cette voix.

« Tenie. »

J'avais quatre ans et j'étais en plein rêve. De ceux où les sequins que ma maman avait cousus sur une robe du dimanche devenaient des diamants que j'arrachais pour ne les distribuer qu'à mes meilleures amies. De ceux où l'on avait découvert que le parc d'attractions de Pleasure Pier, sur la plage de Galveston, proposait des tours de manège gratuits et plus de sodas à 5 cents qu'on ne pouvait en avaler. Ce genre de rêve. Et voilà que maman m'appelait pour que je rentre à la maison juste au moment où je commençais à m'amuser.

« Teeenie. » Elle a haussé la voix, et l'accent créole de son enfance s'est fait plus discret tout en restant présent. Agnes Derouen Buyince

avait poli sa douce voix pour lui donner ce bel éclat jusqu'à la fin de l'école primaire, la dernière année de scolarité pour une jeune fille noire à l'endroit où elle avait grandi, en Louisiane.

La première chose que j'ai remarquée, avant même d'ouvrir les yeux, c'est qu'il faisait bon dans la maison. À Galveston – dans n'importe quel foyer pauvre, à vrai dire –, lorsqu'on allait se coucher, on coupait le chauffage. Les vieilles maisons comme la nôtre n'avaient de toute façon pas le chauffage, uniquement un radiateur d'appoint. Et même là, sur cette île au large des côtes texanes du golfe du Mexique, les nuits pouvaient être glaciales.

Quand la maison était chauffée le matin, c'était le signe que maman allait bien. Depuis qu'elle m'avait donné naissance, la dernière de ses sept bébés, à l'âge de quarante-quatre ans, ma mère avait la santé fragile. Elle se rendait à l'hôpital universitaire de Galveston, le John Sealy Hospital, au moins deux fois par an pour consulter en raison de problèmes cardiaques vraisemblablement liés à son inquiétude permanente. Ses problèmes de santé n'étaient ni feints ni exagérés, ils constituaient plutôt une menace tapie dans l'ombre tel un fantôme qui attend. Je craignais toujours le moment où ils se manifesteraient de nouveau. Quand ma mère était à la maison, elle se levait la première, vers 5 heures du matin, pour allumer le radiateur. Quand elle était à l'hôpital, mon père ou l'un de nous, les enfants, devait se lever pour s'en charger. Mais on ne s'en occupait jamais suffisamment tôt, comme elle en avait l'habitude, et toute la journée c'était comme si le froid avait toujours deux longueurs d'avance. Mais ce jour-là, je savais qu'elle allait bien, et il faisait bon.

Nous vivions à sept dans cette petite maison avec deux chambres : mes trois frères aînés, Larry, Butch et Skip, dormaient dans une chambre, et mes parents avaient monté une cloison dans la leur pour offrir son propre espace à ma grande sœur, Flo. Mon lit flottait, en quelque sorte, au milieu de cette pièce.

Depuis ce lit, bien trop douillet pour en sortir, j'ai entendu ma mère préparer le petit déjeuner dans la cuisine. Mes parents adoraient qu'on

prenne les repas tous ensemble. J'ai senti l'odeur du pain maison qui grillait dans le four, de ses pancakes aux noix de pécan sur le gril et des saucisses que mes trois frères engloutiraient avant de partir à l'école.

J'ai refermé un œil et je me suis souvenue que nous étions maintenant au mois de décembre. Chaque réveil me rapprochait d'un jour de Noël, et par conséquent de mon cinquième anniversaire, en janvier. Cela m'a poussée à quitter mon lit et les pieds rembourrés de ma grenouillère ont touché le sol. J'ai fait semblant de patiner sur le plancher de la cuisine dans ce pyjama à pieds. Bien sûr, tout le monde était déjà à table. J'étais toujours la dernière levée. Ma grande sœur Flo avait quatorze ans et ne plaisantait pas avec les préparatifs pour l'école – j'étais née le jour de son dixième anniversaire et sa fête avait été annulée, car ma mère avait dû se rendre à l'hôpital pour accoucher. Flo disait souvent : « Elle est venue au monde en me gâchant la vie. » Butch avait douze ans, sa beauté et son bagou faisaient forte impression partout où il passait, et les garçons le détestaient autant que les filles l'adoraient. Discret et très intelligent, Larry avait dix ans, il lisait le même journal que ma mère de la première à la dernière ligne. Skip était en train de raconter une blague vaseuse pour tenter de faire rire mon père, à neuf ans ; il était déjà expert en blagues ringardes. Arracher un rire à papa n'était pas chose aisée – Lumis Buyince était si beau qu'il avait donné beaucoup de sa personne pour paraître bourru. J'avais l'habitude de m'asseoir sur ses genoux pour lui voler un câlin. Il nous laissait lui en faire un ou deux, puis il finissait par nous dire, avec son accent créole à couper au couteau : « Okay ! Ça suffit. Allez. File maintenant. » Notre tendresse le mettait si mal à l'aise que ça nous faisait rire.

Ça fait beaucoup de monde en apparence, mais notre maison était calme. Mes parents étaient plus âgés, ils approchaient la cinquantaine et étaient déjà grands-parents, et leurs deux aînés avaient quitté le nid bien avant ma naissance. Ils étaient fatigués et *j'étais* fatigante. Je suis convaincue que j'avais un TDAH, mais les gens ne savaient pas ce que c'était. Alors ils se contentaient de dire que j'étais *vilaine*. Au début, on me surnommait « Denis la Malice », en référence à la bande dessinée avec ce petit garçon farceur publiée dans le *Galveston Daily News*. Mais le surnom qui m'est resté était « Badass Tenie B ».

Tenie était le diminutif de Celestine Ann, un prénom qui ne me convenait pas car personne ne le prononçait correctement. Il se dit « Céleste-ine », mais j'avais droit à des « Celle-istine » ou, pire encore, « Seuleu-stine ». Le B était pour mon nom de famille, Beyoncé, et le Badass venait de mon attitude en général. Je n'ai jamais fait de mal à personne, mais mes gestes allaient plus vite que mes pensées. Dieu avait donné à ma mère, la femme la plus prudente que je connaisse, une fille qui n'avait peur de rien. Ou, comme le disait ma mère, « dénuée de bon sens ». « Badass Tenie B » était donc approprié.

Ma sœur et mes frères ne voulaient pas s'embêter avec une fillette de quatre ans hyperactive et vivaient leur vie à l'extérieur de la maison, à l'école, avec leurs amis. Le matin, une fois qu'ils étaient partis pour l'école et que mon père avait pris la voiture pour aller travailler sur les docks, je me retrouvais seule avec ma mère. À l'heure où tous quittaient la maison, elle était déjà revenue de la messe de 7 heures, à laquelle elle assistait chaque jour à l'église catholique Holy Rosary située en face de chez nous. Puis elle se mettait à son ouvrage de couturière. C'était son métier, et celui de sa mère avant elle.

Ma mère avait le don de transformer des coupons de tissu en véritables chefs-d'œuvre. Les coupons étaient les chutes des rouleaux de tissu onéreux que l'on trouvait à la mercerie de Galveston. D'abord vendus à des prix astronomiques, parfois 6 dollars le mètre, ils étaient désormais à vous pour 50 cents. Il restait parfois 50 centimètres d'un satané bout de tissu, ce qui était suffisant pour une robe de fillette, et c'était presque donné. Maman était brodeuse, elle prenait de minuscules perles de rocaïlle d'un millimètre et cousait minutieusement chacune sur une robe ou une veste, une par une, pour créer une œuvre d'art.

Mais les premiers jours de l'hiver, comme ce jour-là, avant qu'elle se lance dans un nouvel ouvrage, on ramassait des noix de pécan. C'était la saison pour récolter les fruits du pacanier qui poussait dans notre jardin et chaque matin après le petit déjeuner ma mère sortait remplir un sac. Elle faisait des pralines aux noix de pécan ou les hachait pour en faire des tartes, ou bien les donnait aux garçons pour qu'ils les cassent et les mangent fraîches, ce qui les occupait et les nourrissait.

Nous avions toujours des noix de pécan et je ne sais pas à quel âge j'ai pris conscience que c'était parce qu'elles étaient gratuites.

« Viens, Tenie », a dit ma mère en saisissant le grand sac en toile de jute avant de sortir au jardin. Je l'ai suivie dehors, en pyjama, tout en faisant des cabrioles.

Le pacanier était un arbre immense, et la voûte formée par ses branches lui donnait un air majestueux. Je sautillais autour de son tronc écaillé d'un brun grisâtre en faisant semblant d'agiter un ruban et en étirant les premiers mots des paroles de « Maybe » des Chantels. « *Maybe, if I cry every night, you'll come back to me...* » Tandis que je tournoyais, j'ai levé les yeux vers les branches robustes de l'arbre, suffisamment solides pour supporter le poids des grands garçons. Mon frère Larry avait construit un banc à la cime et cette planche de bois était mon trône, le jardin, mon royaume, et ma mère, notre matriarche royale.

Maman m'a vue regarder en l'air et elle a su que je m'apprêtais à grimper. Mais elle avait besoin de moi au sol, là où se trouvaient les noix de pécan. Plus tôt dans la saison, elle devait parfois envoyer les garçons secouer les branches avec un bâton pour faire tomber une avalanche de noix, prêtes à être ramassées, mais à cette époque-là, elles tombaient toutes seules. Il fallait seulement devancer les oiseaux.

Pour me garder les pieds sur terre, elle m'a raconté des anecdotes sur l'histoire de notre famille. Elle captait toujours mon attention en me disant « Tu sais, Tenie », avant de se lancer dans un récit sur ma grand-mère ou une anecdote sur les premiers temps de son mariage avec papa.

Tandis qu'elle parlait, je ramassais les noix de pécan. Et pendant tout ce temps, j'enchaînais roulades et galipettes, je tournais sur moi-même jusqu'à en tomber, m'agrippant au sol qui menaçait de me rejeter. Mais *j'écoutais*. J'écoutais chacun des mots que ma mère prononçait. Les membres de cette famille, de ma famille – mes ancêtres et mes parents quand ils étaient jeunes – étaient les héros d'une

longue saga dont je faisais désormais partie. Leurs luttes n'étaient pas les miennes, mais les leçons à en tirer pouvaient le devenir. C'était mon héritage, ces récits que les gens s'étaient efforcés de gommer ou de salir pour nous empêcher de les transmettre. Nous empêcher de connaître notre histoire et de savoir qui nous sommes.

Comme dans ses ouvrages de couture, ma mère savait s'emparer de ces histoires de vie susceptibles d'être écartées ou perdues, ces inestimables fragments d'information, et les tisser dans la tapisserie de son récit pour en faire quelque chose de précieux et d'unique. Parfois, tout ce que nous avions, c'était un nom, mais même les noms renfermaient beaucoup de significations, et de mère en fille chaque nom laissait une trace. Nous ne serions pas oubliées.

Sous le pacanier, je pouvais poser à ma mère toutes les questions que je voulais. Et en ce matin de décembre, j'en avais une. La veille au soir, je m'étais assise à la table de la cuisine à côté de Larry, qui était en train d'écrire son nom en haut d'un devoir pour l'école. J'ai dit que je voulais apprendre à écrire mon propre nom, alors il m'a prêté son crayon et m'a épélé chaque lettre. Lorsqu'il est arrivé à mon nom de famille, Larry a réfléchi un instant. Il m'a dit : « Le tien est différent, Tenie. » Il m'a rappelé que chacun de nous avait hérité d'une orthographe différente du nom de famille de nos parents, Buyince. Il y avait Beyincé, Boyancé et le mien, Beyoncé.

À cet instant, dans le jardin, j'ai posé mes mains par terre et j'ai essayé de faire l'équilibre en prenant appui contre l'arbre, tout en formulant ma question. « Maman, nos noms..., j'ai dit en la regardant la tête en bas alors qu'elle se penchait sur l'herbe. Tu sais, ils s'écrivent tous différemment. »

J'ai dit cela comme si elle ne l'avait peut-être jamais remarqué. Comme si elle était allée au magasin et avait rapporté, sans faire attention, un lot dépareillé de noms de famille.

Elle a répondu, concentrée sur les noix de pécan : « C'est ce qu'ils ont mis sur vos actes de naissance. »

Je suis tombée à la renverse, en agitant mes pieds comme si cela allait ralentir ma chute. « Pourquoi tu ne leur as pas fait corriger ? j'ai demandé en me rasseyant par terre. Pourquoi tu ne t'es pas battue, pourquoi tu ne leur as pas dit qu'il y avait une faute ?

— Je l'ai fait une fois, elle a répondu sans me regarder. La première fois.

— Et qu'est-ce qui s'est passé ? » j'ai insisté, l'air sévère, à présent. J'ai ramassé une noix de pécan sans plus être certaine d'avoir envie de la lui donner pour la mettre dans le sac.

« On m'a répondu : "Estimez-vous heureuse d'avoir un acte de naissance." Parce qu'à une époque, les Noirs n'en avaient même pas. »

La voix de ma mère s'est brisée et elle s'est mise à ramasser les noix avec empressement, comme si elles allaient s'échapper. « C'est quoi, un... » J'avais déjà oublié le mot.

« *Acte de naissance*, Tenie. C'est ce qui indique ton nom.

— Eh bien, je veux changer de nom », j'ai dit. Je gardais cette noix de pécan serrée entre mon pouce et mon index.

« Tu ne peux pas changer de nom. Tu as un très beau nom. Celestine Ann Beyoncé. »

Il sonnait comme une mélodie dans la bouche de ma mère, mais je n'en démordais pas. « Je déteste ce nom. Personne ne sait prononcer Celestine », j'ai répliqué en parodiant d'une horrible voix de zombie la prononciation la plus courante : « Seuleu-stine ».

Elle a ri et s'est approchée de moi avec le sac, la main toujours au sol pour ramasser les noix. « Et quel nom voudrais-tu porter ?

— Quelque chose de facile, j'ai dit en lâchant enfin ma noix dans le sac. Un truc simple. Linda Smith.

— Tu t'appelles Célestine », elle a répondu en souriant. Elle s'est accroupie pour écarter les cheveux de mon visage et retirer les feuilles des jambes de mon pyjama. « Comme ma sœur et ma grand-mère. »

La sœur de ma mère était morte quand elle était bébé et on lui avait donné le prénom de sa grand-mère – mon arrière-grand-mère –, Célestine Joséphine Lacy, qui avait vécu presque cent ans. Elles avaient quitté ce monde bien avant que ma mère me donne leur nom. « Elle était très belle, comme toi. » Elle s'est reprise et s'est redressée, ajoutant une phrase qu'elle disait souvent : « Mais la beauté ne fait pas tout. »

Et ce jour-là, sous le pacanier, comme elle le fit d'innombrables fois, ma mère m'a conté les histoires des mères et des filles qui m'ont précédée. La maison des Derouen, son nom de jeune fille, une lignée matrilineaire aussi digne de rester dans les mémoires que la lignée des dieux de la mythologie grecque, comme je l'apprendrais plus tard. Je suis la fille d'Agnes, elle-même fille d'Odilia, qui était celle de Célestine, fille de Rosalie. Ma mère ne tenait pas ses informations des archives d'historiens modernes et de généalogistes. Elle détenait ce qu'on lui avait transmis, c'est-à-dire essentiellement le savoir auquel les mères s'étaient accrochées pour le transmettre à leurs filles envers et contre tout.

Rosalie, qui naquit autour de 1800, fut esclave toute sa vie en Louisiane, où elle donna naissance à sa fille Célestine, un jour de juin 1826. Ma mère m'a raconté que son arrière-grand-mère Rosalie appelait sa Célestine « Tine », prononçant son surnom exactement comme le mien. À une époque où les familles noires étaient traitées comme des biens et fréquemment déchirées, elles réussirent à rester ensemble. Il s'en fallut de peu le jour où la femme nouvellement veuve qui asservissait la mère et la fille en Louisiane annonça qu'elle n'avait plus besoin que de 6 personnes sur les 29 qu'elle maintenait en captivité et soumettait au travail forcé. Les autres seraient confiées à des membres de sa famille, sans que l'on sache ce qu'il adviendrait d'elles. Mais Rosalie s'accrocha à sa Tine et elles firent partie des 6 qui restèrent.

Célestine devint mère à son tour alors qu'elle était adolescente, donnant naissance à deux fils. Le père biologique de ses enfants était le petit-fils blanc de la veuve, Éloi René Broussard, qui avait deux ans de plus que Célestine. Puis, en 1853, la veuve qui les réduisait en esclavage mourut et tous ses « biens » furent présentés aux enchères publiques. Trois générations de ma famille – Rosalie, Célestine et ses deux enfants – furent proposées aux enchères pour être vendues séparément.

J'écris ces mots, je les dis à voix haute, et je sens la peur et la rage couler dans mes veines. Le traumatisme s'est infiltré dans mon ADN.

Éloi René Broussard se présenta à la vente. Un reçu atteste qu'il paya 1705 dollars en espèces pour Célestine et ses deux enfants. *Leurs* enfants. Un parent de la veuve paya pour acheter la vie de Rosalie et elle fut séparée de sa fille et de ses petits-enfants. J'ignore si elles se sont revues un jour.

Célestine et les enfants s'installèrent dans la maison d'Éloi, où il vivait avec sa femme blanche et leurs trois filles. Célestine et lui eurent dix autres enfants et elle vécut cinquante ans dans cette maison. Elle baptisa sa première fille Rosalie en hommage à la mère qui lui avait été arrachée, puis elle donna naissance à Odilia, la mère de ma mère.

Éloi était mon arrière-grand-père. C'est ce qu'il était, dans toute sa terrible complexité. Éloi reconnut tous les enfants qu'il eut avec Célestine et lui légua un lopin de terre et un peu de bétail avant sa mort en 1904. Selon ce qui m'a été rapporté, le fait qu'Éloi assume la paternité de ses enfants donna à Tine une certaine sécurité, même avant la guerre de Sécession. Un portrait d'elle fut commandé à un moment donné, ce qui, d'après ce qu'on m'a raconté, était révélateur de son statut. Je sais que ce portrait montre toute sa beauté.

Mais sous le pacanier, le plus important, c'était que Célestine avait été esclave et qu'elle était devenue *libre*. Et ses enfants naquirent libres. Ils restèrent ensemble.

Ces récits sous le pacanier ont nourri mon âme, et ma mère veillait notamment à ce que je sache que c'était un honneur d'être noire. Un jour, je faisais des courses vêtue d'un tee-shirt portant l'inscription « 100 % black ».

En croisant mon chemin, un homme noir m'a lancé : « Tu ferais mieux d'enlever ce tee-shirt », émaillant l'insulte d'une certaine familiarité pour en atténuer la violence. « Tu n'es pas 100 % noire. » Je savais qu'il faisait allusion au teint clair de ma peau.

Stoppée dans mon élan, je me suis retournée et je lui ai rétorqué : « Frère, je suis la femme la plus noire que tu rencontreras jamais. »

Depuis mon premier souffle, on m'a dit, montré et inculqué que c'était un honneur que d'être une personne noire. Ma mère s'en est chargée, s'assurant que je porterais toutes ces mères en moi. Rosalie, qui a eu Célestine, qui a eu Odilia, qui a eu Agnes, qui m'a eu moi, qui a eu Beyoncé et Solange. Ce n'est pas une simple question de lignée. J'ai vu ma mère mater des enfants auxquels elle n'avait pas donné naissance. J'ai moi-même materné des enfants, comme mes filles Kelly et Angie, qui sont autant mes filles que si je les avais portées. Nous avons toutes le pouvoir d'être des matriarches, de nourrir, de guider et de protéger – autant de pratiques féminines sacrées –, d'anticiper et de se souvenir. La sagesse de la matriarche est ancestrale, car elle porte en elle l'amour le plus tenace et le plus féroce qui soit.

À la naissance de ma fille aînée, ma mère venait de mourir et il était pour moi inconcevable qu'elle ne soit pas là pour *me* montrer comment être mère. Je voulais que ma mère soit celle qui contera à ma fille les récits de toutes ces mères qui avaient surmonté d'incroyables obstacles pour rester ensemble. Ma première fille ressemble tellement à ma mère, bien plus à elle qu'à moi. Mais ça, c'est de la génétique.

Comment allais-je lui transmettre notre *esprit* ? Ce savoir tacite ? La fierté de notre histoire ?

Aussi, mon premier cadeau à ma fille serait mon nom, Beyoncé. Peu importe son orthographe quand on me l'a donné, c'était notre nom. Notre histoire. Mon bien le plus précieux, et c'était désormais à moi de le donner. J'ai transmis cette parole.

ACTE I

UNE FILLE